
MÉDITATIONS

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

LA MORT.

ÉVANGILE selon saint Luc, (VII, 11)

En ce temps-là, Jésus allait à une ville appelée Naïm, accompagné de ses disciples, et suivi d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, on portait en terre un mort : c'était un fils unique dont la mère était veuve. Il y avait pour lors une grande quantité de personnes de la ville qui l'accompagnaient. Dès que le Seigneur la vit, il en fut touché de compassion, et lui dit : Ne pleurez pas. Et, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient arrêtaient. Et Jésus dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. Aussitôt le mort se mit sur son séant, et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent rempli, de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Sommaire pour la veille au soir.

L'évangile de demain, en nous racontant le convoi d'un jeune homme qu'on porte en terre, nous invite par là même à méditer sur la mort. Pour obéir à cette insinuation de l'Église, nous ferons demain trois réflexions : 1° Qu'est-ce que mourir ? 2° Quand et comment mourrai-je ? 3° Si je devais mourir aujourd'hui, que voudrais-je avoir fait ? - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous détacher dès maintenant de ce qu'il nous faudra quitter à la mort ; 2° De faire chaque action comme si nous devions mourir aussitôt après. Nous retiendrons pour bouquet spirituel le mot de saint Bernard :

Si tu devais mourir dans un instant, ferais-tu ceci ou cela ?

Méditation pour le matin.

Adorons le Saint-Esprit nous invitant à méditer nos fins dernières et nous assurant que cette méditation nous formera à la vie parfaite, parce qu'elle nous révélera ce que valent le temps et l'éternité, ce que vaut le monde avec ses jouissances, ses richesses et ses honneurs, ce qu'il faut peiner enfin des adversités qui nous éprouvent, des prospérités qui nous tentent, de la légèreté qui nous dissipe, de l'orgueil qui nous enfle, de la tiédeur qui nous endort, de l'indifférence et de la témérité avec lesquelles nous traitons l'affaire du salut. Remercions l'Esprit divin d'un avis si important.

Premier point.

Qu'est-ce que mourir ?

Je mourrai ! C'est-à-dire : 1° Je quitterai tout sans exception... Je quitterai mes parents, mes amis, ma famille ; je leur dirai un éternel adieu... Je quitterai ma maison, mes meubles, mes terres, tout ce qui m'appartient... Je laisserai absolument tout. Quelles sont les choses auxquelles je tiens le plus ?... Je les quitterai comme tout le reste. Quel abandon universel !... Il le faudra pourtant. Hélas ! Quelle folie de s'attacher à ce qu'on doit sitôt quitter ! Je me suis donné bien de la peine pour acquérir ou conserver ce que je possède ; et il faudra tout quitter !... Pourquoi ne pas m'en séparer d'avance par un complet détachement ? Je mourrai ! C'est-à-dire : 2° Mon âme quittera mon corps ; et dès lors ce corps sera un objet importun dont mes parents et mes amis eux-mêmes ne chercheront qu'à se débarrasser, un cadavre infect capable de tout empoisonner si on ne l'enfouissait en terre ; on l'enfouira donc, et là que deviendra ce corps qui m'occupe tant ? Que deviendront ces pieds, ces mains, cette tête ? Que je suis donc insensé

de tant flatter et parer ce qui bientôt ne sera plus que pourriture et que cendre ! Que je suis insensé d'exposer pour ce corps et ses sales jouissances mon âme, mon éternité !... Alors pensera-t-on beaucoup à moi parmi les hommes ? Hélas ! On songe si peu aux morts !... Qui se souvient aujourd'hui de telle ou telle personne que j'ai connue, que j'ai vue mourir ? Ah, que l'estime des hommes est peu de chose. Je mourrai, c'est-à-dire : 3° Mon âme ira comparaître au tribunal de Dieu ! O moment redoutable ! Me trouver seul en présence de Dieu... y répondre de toute ma vie devant un Dieu souverainement juste, souverainement éclairé, souverainement ennemi du péché, et alors sans miséricorde ! Pour échapper à ce jugement, je n'ai qu'un moyen : me juger moi-même sévèrement ici-bas, et alors je ne serai point jugé.

Deuxième point.

Quand et comment mourrai-je ?

Combien ai-je encore à vivre ? Je n'en sais rien. Il meurt en moyenne sur le globe 4500 personnes par heure, 76 par minute. Quelle heure, quelle minute sera la mienne ? L'Évangile nous l'apprend : ce sera l'heure et la minute où je m'y attendrai le moins. Dieu l'a réglé ainsi, pour que je ne puisse pas raisonnablement me relâcher un seul jour et que je me tienne toujours prêt : car, si je m'endors un seul jour dans un état où je ne voudrais pas mourir, peut-être mon réveil serait en enfer. Non seulement j'ignore quand je mourrai, mais j'ignore aussi profondément comment je mourrai. Mourrai-je de mort subite, sans avoir le temps de me préparer ? Il en meurt tant de la sorte ! Mourrai-je d'une maladie qui m'enlèvera la connaissance et la parole, par conséquent la possibilité de me préparer ? Mourrai-je d'une maladie lente, qui fera croire à moi et aux miens que je ne suis pas en danger et que rien ne presse ? Mourrai-je entouré de gens qui, crainte de m'effrayer, n'oseront pas me parler de faire venir un prêtre ? Mourrai-je enfin sans confession, sans les derniers sacrements ? Je n'en sais rien, et lors même que je les recevrais, la douleur dans la maladie distrait, absorbe ; on est capable de bien peu de chose : c'est donc une folie de compter sur ce dernier moment pour régler la plus grave de toutes les affaires, l'affaire d'une éternité heureuse ou malheureuse. Soyons prêts aujourd'hui, soyons-le toujours, et ne remettons rien à un lendemain incertain.

Troisième point.

Si je devais mourir ce soir, que voudrais-je avoir fait ?

1° Suis-je prêt à mourir ? Nos affaires temporelles sont-elles en règle et mon testament bien fait ? Ma conscience est-elle en règle ? N'ai-je rien à craindre pour mes confessions, mes communions, l'accomplissement des devoirs de mon état ? 2° Si je savais devoir mourir à la fin de cette journée, comment la passerais-je ? Comme j'en emploierais bien tous les moments ! Si je savais devoir mourir après cette prière, comme je prierais avec attention et ferveur ! Si ce devait être après cette confession, après cette communion, après cette messe, cette visite au saint Sacrement, comme je ferais saintement toutes ces saintes choses ! Rentrons ici en nous-mêmes, et comprenons quel changement opérerait en nous et en toute notre conduite cette pensive de la mort bien méditée.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.
NÉCESSITÉ ET URGENCE DE LA PÉNITENCE.

Sommaire pour la veille au soir.

Après avoir posé dans l'humilité chrétienne le fondement solide de toutes les vertus, nous élèverons sur ce fondement les premières assises de l'édifice, qui sont la pénitence et la mortification, appelées par les saints les vertus propres de la vie purgative, parce qu'elles tendent à nettoyer l'âme des vices passés et des mauvaises tendances pour l'avenir. Nous verrons donc pour demain : 1° La nécessité de la pénitence ; 2° Son urgence. - Nous en déduisons la résolution : 1° D'offrir toutes nos actions à Dieu en esprit d'expiation et de pénitence pour nos fautes passées ; 2° D'accepter de bon cœur dans ce même esprit toutes les peines et toutes les croix que nous rencontrerons dans la journée. Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur :

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Méditation pour le matin.

Adorons le Fils de Dieu qui, pour nous montrer la nécessité de la pénitence et l'obligation où est tout homme de la faire, commence par la prédication de cette vertu à annoncer l'Évangile, et déclare expressément que sans elle, il n'y a point de salut. Rendons-lui mille actions de grâces pour la connaissance qu'il donne de cette grande vérité.

Premier point.

Nécessité de faire pénitence.

Nous avons tous péché : donc nous devons tous faire pénitence jusqu'à la mort, conclut Tertullien. En recevant le baptême, nous avons tous reçu l'esprit de Dieu répandu en Jésus-Christ pénitent : donc nous sommes tous obligés à une continuelle pénitence. Nous avons donc en nous une tendance au mal, qui a besoin d'être combattue par la pénitence ; sans quoi elle nous perdrait : donc l'avenir fit prévoir, comme le passé à réparer, nous oblige à une pénitence qui dure autant que notre vie. Nos péchés même pardonnés ont laissé dans notre âme une plaie à guérir, une dette temporelle à payer en ce monde ou en l'autre : donc nous devons tous les jours faire pénitence et appréhender les châtiments dont Dieu menace ceux qui ne la font pas. Il n'y a pas à dire que Notre-Seigneur, ayant pleinement satisfait pour nous à la justice de son Père, nous a par là même déchargés de l'obligation de faire pénitence. Croyons-en saint Paul, qui disait : J'accomplis en ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. Croyons en Jésus-Christ même, qui a dit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : d'où il suit que, quoique la bonté de Dieu soit infinie, il ne fera pas miséricorde à quiconque n'aura pas fait pénitence. Il faut donc faire pénitence, et une pénitence véritable qui nous convertisse, et non pas une de ces fausses pénitences dont se plaignait saint Ambroise, lorsqu'il disait : J'ai plus connu de personnes qui aient conservé leur innocence baptismale, que je n'en ai trouvé qui l'aient recouvrée par une parfaite pénitence.

Deuxième point.

Urgence de faire pénitence.

Autant il est nécessaire de faire pénitence, autant la chose est urgente : l'Esprit-Saint nous le dit : Ne différez point de vous convertir et ne remettez pas de jour en jour. C'est une mauvaise parole de dire : " Je sens bien que je ne suis pas ce que je dois être ; je ne voudrais pas mourir en l'état où je suis ; je me

propose de réformer plus tard ma vie trop peu chrétienne. " Et jusqu'à quand voulez-vous différer, dit saint Augustin? Pourquoi demain? Pourquoi pas aujourd'hui ? Oublions-nous que le lendemain est incertain ; qu'il y a folie à risquer son salut sur un peut-être, et à abandonner son éternité à l'aventure ? Comment ne comprenons-nous pas que c'est une indignité de prendre prétexte de la bonté de Dieu pour différer notre conversion, en alléguant qu'il est trop bon pour ne pas nous attendre, comme si cette bonté et cette miséricorde infinies ne devaient pas au contraire nous être une puissante raison pour avancer notre pénitence, plutôt que pour la retarder ? Nous nous imaginons que plus tard notre conversion sera plus facile : comme si, au contraire, nos délais ne la rendraient pas plus difficile en affaiblissant la grâce, en fortifiant l'habitude, en endurcissant notre cœur et irritant Dieu contre nous. Nous nous imaginons d'autres fois que notre conversion est incompatible avec nos affaires présentes et nos emplois : comme si l'affaire du salut n'était pas la première et la plus importante de toutes celles qu'on peut avoir en ce monde ; comme si, d'ailleurs, il y avait des emplois où le salut ne fût pas possible. Enfin, le démon essaye peut-être de nous faire croire qu'à l'heure de la mort nous imiterons le bon larron : comme si l'on pouvait compter que Notre-Seigneur renouvellera pour nous ce miracle, un des plus grands prodiges qu'il ait fait et le seul qui se trouve dans l'Écriture, dit saint Bernard. Il est un seul homme ainsi salué au dernier moment : il en est un, pour que vous ne désespériez pas; il en est un seul, pour que vous ne vous y fiez pas. S'y fier, c'est le dernier degré de l'imprudence.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.
EXCELLENCE DE LA VERTU DE PÉNITENCE.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous considérerons demain dans notre oraison : 1° L'excellence de la vertu de pénitence ; 2° Les avantages que les vrais pénitents tirent de leurs chutes. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° Après chaque action, d'examiner les défauts qui s'y sont mêlés, et de les réparer en faisant mieux l'action suivante ; 2° D'accepter de bon cœur et en esprit de pénitence toutes les croix qui se rencontreront dans la journée. Notre bouquet spirituel sera le mot de l'Évangile :

Faites de dignes fruits de pénitence.

Méditation pour le matin.

Adorons Jésus-Christ, le pénitent par excellence de toute l'Église : pénitent dans le sein de Marie, où il expie nos crimes ; pénitent dans la crèche, où ses larmes lavent nos souillures ; pénitent à Nazareth, où il porte par une vie laborieuse la peine de nos péchés ; pénitent à Gethsémani, où il pleure les iniquités du monde avec des larmes de sang ; pénitent au prétoire et au Calvaire, où, comme la victime des crimes de la terre, il livre son corps aux tourments et à la mort. Rendons-lui nos hommages dans cet état où l'a réduit son amour pour nous.

Premier point.

Excellence de la vertu, de pénitence.

Notre-Seigneur estime tant cette vertu, que dans l'Évangile, il en parle avec éloge en toute occasion. Il la prêche en tous les lieux et à toutes sortes de personnes. Quelque saint et innocent qu'il soit lui-même, il ne veut mener qu'une vie extraordinairement pénitente, pour nous faire sentir l'excellence de la vertu de pénitence et son grand mérite devant Dieu. Tous les saints, entrant dans les vues de Notre-Seigneur, ont eu la pénitence en singulière estime. Pas un d'eux qui ne l'ait honorée et pratiquée ; pas un qui n'ait accepté avec amour, en esprit de pénitence, toutes les épreuves de la vie, toutes les occasions de se mortifier et de se vaincre. C'est qu'en effet la pénitence considérée en elle-même est d'une excellence merveilleuse. Elle détruit l'empire du démon dans les âmes, pour y substituer le royaume de Jésus-Christ. D'esclaves de Satan, elle nous fait enfants de Dieu ; de coupables, elle nous fait justes ; de victimes de l'enfer, elle nous fait héritiers du ciel, cohéritiers de Jésus-Christ et remplit de joie le ciel et la terre ; elle brise nos chaînes et nous donne la couronne de justice ; elle nous vaut, avec le pardon de nos fautes, la gloire éternelle, dit saint Cyprien. Sont-ce là les hauts sentiments d'estime et d'amour que nous avons pour la pénitence ? Ne l'avons-nous point, au contraire, en aversion et en dégoût, jusqu'à regarder comme une vie malheureuse la vie de pénitence ; jusqu'à envisager comme un temps triste et désagréable le Carême et autres temps que l'Église destine à la pénitence ? N'avons-nous point raillé ceux qui font profession de pénitence ? N'avons-nous point pensé et osé dire que la pénitence est incompatible avec la santé, et qu'exercer sur son corps les rigueurs qu'ont exercées les saints pénitents, c'était être homicide de soi-même ?

Deuxième point.

Avantages que les vrais pénitents tirent de leurs chutes.

Dieu, par sa bonté infinie, fait trouver aux vrais pénitents, dans leurs péchés mêmes, les plus grands

avantages pour le salut. Leurs chutes les rendent plus humbles, en les convainquant davantage de leur faiblesse et de leur fragilité ; elles leur inspirent une défiance d'eux-mêmes qui les porte à se tenir davantage sur leurs gardes, à recourir plus souvent par la prière à Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge. Elles les excitent à mieux remplir leurs obligations ; à réparer leurs chutes, en courant avec plus de vitesse dans le chemin du salut ; à compenser le mal passé par la multiplicité des bonnes œuvres présentes, de telle sorte qu'il y ait surabondance de justice là où il y avait eu auparavant abondance de péché, et qu'ils fassent dix fois plus pour la gloire de Dieu qu'ils n'avaient fait contre elle. Elles leur donnent l'expérience, qui leur apprend à se précautionner du côté où le péché est entré dans leur cœur, comme à un gouverneur de place qui fortifie le côté où il a été une fois surpris. Enfin, elles opèrent en l'âme cette pénitence dont parle saint Paul, laquelle, porte à éviter avec plus de vigilance, les occasions du péché ; à avoir plus de haine de soi-même, plus de zèle pour la perfection, plus de crainte de déplaire à Dieu et plus de désir de satisfaire à sa justice. C'est ainsi que ce qu'il y a en nous de plus digne de rebut peut, si nous le voulons, nous servir comme d'échelons pour nous élever à Dieu ; et que nos chutes mêmes, si nous savons en profiter, peuvent nous devenir des moyens de perfection et des instruments de salut. Chaque faute que nous commettons doit nous en faire éviter plusieurs autres. J'aurai, par exemple, manqué à la charité envers le prochain : je déduirai de là la résolution d'être doux et humble envers tous. J'aurai cédé à une pensée d'amour-propre : j'en conclurai qu'il me faut travailler constamment et fortement à être bien humble. Ainsi le mal nous tournera à bien.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

ESPRIT DE PÉNITENCE.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur l'esprit de pénitence, et nous verrons qu'il consiste : 1° Dans les gémissements d'un cœur repentant sur ses fautes passées et ses misères présentes ; 2° Dans le ferme propos de réformer sa vie. Nous prendrons ensuite la résolution : 1° De nous donner de tout cœur à l'esprit de pénitence, en regrettant amèrement notre triste passé et en gémissant humblement sur nos fautes et nos misères présentes ; 2° De faire quelques actes particuliers de pénitence. Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste :

Mon péché m'est toujours présent.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur, le plus parfait des pénitents, qui veut bien se charger de nos péchés, les pleurer de tous ses membres avec des larmes de sang au jardin des Oliviers, et en offrir réparation à son Père, prosterné à deux genoux, la face contre terre. Quels hommages ne lui devons-nous pas rendre pour une si grande bonté ?

Premier point.

Des gémissements du cœur sur nos fautes passées et nos misères présentes.

Un de nos plus grands maux, c'est de nous dissimuler à nous-mêmes combien nous sommes pécheurs et misérables ; c'est de nous estimer, tandis que nous devrions être couverts de honte et de confusion au souvenir de nos offenses, jusqu'à rougir de paraître devant Dieu et de vivre parmi les saints enfants de l'Église, jusqu'à regarder les solitudes les plus écartées comme des lieux où nous mériterions d'être relégués à jamais jusqu'à porter enfin cette honte en nous mêmes et la tenir sans cesse présente à nos yeux. Le vrai pénitent ne perd jamais de vue ses péchés et ne cesse d'en gémir ; il se considère comme un criminel de lèse-majesté divine, et trouve juste qu'on le méprise, qu'on le traite avec rigueur, que toutes les créatures se soulèvent contre lui ; que Dieu lui-même l'exerce par des peines intérieures, des dégoûts, des sécheresses, des délaissements ; et il regarde comme une grande grâce de n'être pas abandonné de Dieu pour l'éternité. Craignant malgré cela de n'avoir pas encore assez l'esprit de pénitence, il ne cesse de le demander au ciel : Seigneur mon Dieu, dit-il avec saint Anselme, donnez à mon cœur une sincère pénitence, à mon âme une vraie contrition, à mes yeux une source de larmes : ou avec saint Augustin : " Malheur à moi qui ai péché ! Mes fautes me font trembler, et j'en rougis en votre présence " ; et, plein du désir d'expier ses péchés, il accepte de grand cœur toutes les pénitences qui se rencontrent, surtout celles qui ne sont pas de son choix, qui sont contraires à ses inclinations, plus encore celles qui sont attachées à son état ; enfin, la mort même, comme le juste châtiment de ses fautes. Hélas ! Que de chrétiens, bien différents de ces vrais pénitents, ne rentrent, jamais en eux-mêmes, vivent contents d'eux sans s'humilier et se confondre, ni devant Dieu, ni devant les hommes, ni au fond de leur conscience ! Malheureux qui s'aveuglent, qui négligent la pénitence, et mènent toujours le même train de vie, sans se le reprocher ! Ne sommes-nous point de ce nombre ?

Deuxième point.

Du bon propos de se corriger.

Si le premier élément de la pénitence est de pleurer ses péchés, le second, c'est d'être fortement résolu à ne plus retomber. L'un est inséparable de l'autre, puisque la franche détestation du péché emporte essentiellement la volonté de ne plus le commettre. Il n'y a donc de pénitence vraie et acceptable devant la justice divine, que là où il y a une détermination ferme et bien arrêtée de ne plus abuser Dieu, quoi qu'il doive nous en coûter, selon le mot de Tertullien. En vain nous ferons et des actes de contrition et des confessions sacramentelles : tout cela ne nous servira de rien, si nous ne renonçons en même temps à la mollesse de nos mœurs et à l'indolence d'une vie tout humaine et toute naturelle; si nous ne sommes décidés du fond de l'âme à mieux vivre, à substituer à notre avarice la charité envers les pauvres, à notre orgueil l'humilité qui se méprise et souffre patiemment les mépris, à nos voluptés et à nos plaisirs sensuels l'esprit de mortification, l'acceptation des maladies ou autres souffrances, et les austérités qu'inspire l'esprit de pénitence ; enfin, à notre vie entière de caprices et de fantaisies une vie parfaitement réglée et utilement employée. Sont-ce là nos dispositions ? Que d'illusions peut-être nous nous sommes faites à ce sujet !

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

HAINES DU PÉCHÉ.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur la haine du péché, qui est le premier effet de la pénitence, et nous verrons : 1° Les motifs de haïr le péché en général, 2° Les motifs de haïr le péché même simplement véniel. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de ne jamais nous laisser aller de propos délibéré à aucune faute vénielle ; 2° De veiller spécialement sur certains péchés où nous tombons plus souvent, comme les péchés de langue ou de caractère. Notre bouquet spirituel sera la parole du patriarche Joseph :

Comment pourrais-je pécher contre mon Dieu ?

Méditation pour le matin.

Adorons Dieu, la sainteté infinie, dans la haine immense qu'il porte au péché ; aimons sa sainteté, qui ne peut souffrir l'ombre même du péché ; adorons sa justice, qui le poursuit partout ; craignons ses châtiments, qui ne lui font grâce en aucun temps ni en aucun lieu.

Premier point.

De la haine du péché en général.

Le vrai pénitent hait tout péché comme l'ennemi irréconciliable de Dieu. Il l'a en horreur et le déteste comme la chose du monde la plus exécrationnelle ; comme la source de ce déluge de misères dont toute la terre a été inondée depuis la désobéissance du premier homme ; comme le plus grand de tous les maux, puisqu'il peut nous perdre pour l'éternité ; comme un mal enfin que nous devons plus craindre que les maladies les plus aiguës, que les roues et les gibets, que la mort même la plus cruelle. C'est un devoir pour nous d'être prêts à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de le commettre ; d'en fuir, comme la peste, toutes les occasions ; de lui faire, en tout temps et en toute circonstance, une guerre mortelle ; de le persécuter comme les gens du monde les plus haineux persécutent leurs ennemis partout où ils les rencontrent ; de l'attaquer jusque dans sa source par le crucifiement de la chair et de ses convoitises ; enfin, d'en effacer jusqu'aux moindres idées et aux moindres souvenirs. Voilà ce que nous prescrit la haine du péché : prions Dieu de nous faire passer ces sentiments si avant dans le cœur que nous puissions dire avec le Prophète : Je hais le péché et l'ai en exécration.

Deuxième point.

De la haine du péché, même simplement véniel.

Nous devons craindre plus que la mort le péché véniel : 1° Parce qu'il déplaît à Dieu, qu'il l'offense, qu'il lui fait injure, et qu'il contriste l'Esprit-Saint ; or un mal qui a de telles conséquences n'est-il pas un mal plus grave que tous les maux imaginables ? - Parce que Dieu le punit en l'autre vie par des châtiments plus redoutables que toutes les peines d'ici-bas, et que, plus d'une fois, il l'a puni de mort dès la vie présente : pour une curiosité inconsidérée, la femme de Loth est frappée de mort subite ; pour avoir ramassé un peu de bois un jour de sabbat, que le coupable soit lapidé et qu'il meure, dit le Seigneur ; un prophète reste un peu plus de temps qu'il ne fallait là où on l'avait envoyé, un lion sort de la forêt et l'égorge ! David, par une secrète vanité, fait faire le dénombrement de son peuple ; soixante-dix mille de ses sujets sont frappés de la peste ! Nous devons craindre le péché véniel ; 3° Parce qu'il arrête le cours des grâces et conduit au péché mortel, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, que celui qui néglige les petites fautes tombera peu à peu dans les grandes, et qu'ainsi un péché véniel est souvent la première source de la

réprobation ; 4° Parce que souvent ce qu'on n'estime que péché véniel est devant Dieu péché mortel : d'où nous devons conclure combien il nous faut éviter les mensonges, les médisances, même celles que nous appelons légères, les railleries sur le compte de l'un ou de l'autre, les paroles de vivacité ou de mauvaise humeur, et tous ces péchés véniels où on se laisse si souvent aller dans la conversation ; les distractions volontaires dans la prière, les pertes de temps, les négligences dans nos emplois, les sensualités dans nos repas, la vanité dans notre extérieur, le respect humain dans nos devoirs de religion. Sont-ce là les sentiments que nous avons du péché véniel ? Ne nous y laissons-nous pas aller tous les jours par trop d'amour pour nous-mêmes ou trop de complaisance pour les autres, souvent même sans scrupule, de propos délibéré et de gaieté de cœur, sous prétexte que nous n'en serons pas punis éternellement ? Enfin, le haïssons-nous jusqu'à l'empêcher, autant que nous le pouvons, dans les autres, n'applaudissant jamais à leurs défauts, et les portant à éviter les moindres dérèglements, les moindres libertés de langage ou d'action ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

HAINES DE SOI.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur le second effet de la pénitence, qui est la haine de soi, et nous verrons : 1° Que se haïr soi-même est un devoir ; 2° Que l'accomplissement de ce devoir est plein de douceur et de consolation. - Notre résolution sera : 1° De nous tenir en garde contre le laisser-aller tout païen d'une vie molle et sensuelle, commode et agréable ; 2° De ne rien accorder dans la journée à l'amour du plaisir et à la crainte de la gêne, et de suivre en toutes choses le sentiment du devoir. Notre bouquet spirituel sera le mot de l'Évangile :

Qui s'aime se perd, et celui qui se hait est le seul qui se sauve.

Méditation pour le matin.

Adorons Jésus-Christ prêchant au monde une maxime jusqu'alors inconnue : qu'il faut se haïr soi-même, et la mettant le premier en pratique par la rigueur avec laquelle il se traite en sa vie et en sa mort. Remercions-le de cette instruction et de cet exemple ; demandons-lui-en l'intelligence et le courage d'y conformer notre conduite.

Premier point.

Se haïr soi-même est un devoir.

Pour le comprendre, il suffit de considérer ce que nous sommes par le fait de la corruption originelle. Il y a en nous un fonds de malignité indicible qui nous porte continuellement au mal ; des passions qui nous poussent vers ce qui est défendu, et nous éloignent de ce qui est commandé. A cet élément de mal s'ajoute un fonds de lâcheté et de mollesse qui n'a pas le courage de résister à ces mauvaises tendances et aime au contraire à s'en laisser dominer. Or il est évident que, pour se sauver dans de telles conditions, il ne faut ni alliance, ni paix, ni trêve avec ce mauvais fonds ; il faut le traiter en ennemi : autrement il nous perdra. C'est ce que veut dire Notre-Seigneur par ces paroles : Celui qui s'aime se perd, et celui qui se hait est le seul qui se sauve. Qu'est-ce à dire, se haïr ? C'est-à-dire que, comme dans le monde et en dehors de l'Évangile, on n'accorde point à un ennemi ce qu'il désire, et qu'il suffit même qu'il désire une chose pour qu'on la lui refuse ; ainsi il faut refuser à la nature les sensualités qu'elle désire ; que, comme on prend plaisir à contrarier un ennemi et à lui faire tout le mal qu'on peut, ainsi il faut contrarier la chair, ne jamais la flatter ni l'épargner, la traiter durement, sans user avec elle de mollesse et de lâcheté ; que, comme on se défie d'un ennemi capable de nous perdre, ainsi il faut nous défier de notre mauvaise fonds, toujours disposé à servir les desseins du démon contre notre salut ; enfin que, comme on cherche à affaiblir et à abattre un ennemi, ainsi il faut chercher à affaiblir et à abattre la chair, en lui retranchant les plaisirs sensuels qui la font vivre et ne lui accordant que ce qu'un ne peut lui refuser. Examinons ici notre conscience : haïssons-nous véritablement notre chair, et lui refusons-nous ce qu'elle souhaite ? Lui infligeons-nous ce qui lui déplaît, et ne lui donnons-nous qu'à regret ses nécessités ? Enfin, nous traitons-nous comme un ennemi sur lequel on veille, dont on se défie, et qu'on est bien aise de voir mal nourri, mal logé, mal vêtu, méprisé, rebuté, infirme, occupé à de bas emplois ?

Deuxième point.

Se haïr soi-même est la chose la plus douce et la plus consolante.

La guerre contre soi-même procure trois grands biens, qui remplissent l'âme de douceur et de

consolation : 1° La victoire sur ses passions, et c'est là un bonheur inappréciable, car les passions rendent le cœur malheureux, le déchirent de remords, l'avilissent à ses propres yeux, le jettent dans le trouble et la tristesse ; 2° La paix intérieure, la joie de la bonne conscience, la sérénité de l'âme, fruits délicieux de la guerre contre soi-même, selon la maxime : C'est par la guerre qu'on arrive à la paix ; 3° La douce espérance d'une éternité bienheureuse : tandis que celui qui flatte son corps engraisse une victime pour l'enfer, celui qui le mortifie le prépare à la gloire des corps ressuscités ; état bienheureux, où ce corps sera impassible, immortel, agile comme les esprits, brillant comme le soleil. D'où il suit que se haïr, dans le sens évangélique, c'est s'aimer d'un amour vrai, solide et bien entendu ; tandis que se flatter, dans le sens du monde, c'est se haïr d'une haine aveugle, cruelle et très véritable.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

QUINZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

OBLIGATION DE SE MORTIFIER.

Sommaire pour la veille au soir.

Après avoir médité sur la pénitence, nous méditerons demain sur la mortification, qui en est la conséquence ; et nous en considérerons : 4° Le précepte ; 2° La pratique. - Notre résolution sera : 1° De combattre en nous la passion de la jouissance, l'amour de nos aises, la recherche du plaisir, et de ne jamais rien faire par des motifs si peu dignes d'un disciple de Jésus crucifié ; 2° De faire aujourd'hui à Notre-Seigneur le sacrifice de quelque chose qui nous plaît ou de quelque répugnance qui se rencontre dans l'accomplissement de nos devoirs. Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur :

Si quelqu'un veut s'adjoindre à moi, qu'il se renonce.

Méditation pour le matin.

Adorons Jésus-Christ nous déclarant dans l'Évangile qu'il ne veut point à son service de ces âmes molles, tendres, délicates sur elles-mêmes, qui ne voient que le plaisir du moment et ne visent qu'à se satisfaire, membres délicats déplacés sous un chef couronné d'épines. Il ne reconnaît pour ses disciples que les âmes fortes, généreuses, hardies au sacrifice, qui savent se faire violence et se contraindre, s'attacher à la croix avec lui et mortifier la mauvaise nature pour la plier au devoir. Offrons-nous à lui dans ces généreuses dispositions.

Premier point.

Précepte de la mortification.

De tous les points de la morale chrétienne, aucun n'est si souvent recommandé dans l'Évangile que le précepte, de la mortification, c'est-à-dire de travailler, par la privation, la souffrance et les violences contre soi-même, à réprimer notre mauvaise nature et à lutter contre ses tendances, pour la tenir toujours dans le devoir : car les paroles de Notre-Seigneur qui ordonnent de renoncer à tout, de renoncer à soi-même, de se faire violence et de porter sa croix, ne signifient pas autre chose, sinon qu'il faut se mortifier. La raison de ce précepte, c'est que, sans mortification, il n'est ni vertu, ni raison, ni bonheur. -1° Point de vertu, puisque pour être humble il faut mortifier l'amour-propre avec son orgueil, ses susceptibilités et ses prétentions ; pour être doux, il faut mortifier son caractère et son humeur, ses vivacités et ses brusqueries ; pour être obéissant, il faut mortifier la volonté propre avec ses répugnances et ses attaches, ses fantaisies et ses caprices ; pour être chaste, il faut mortifier l'amour du plaisir et de la jouissance, ne pas flatter la chair, mais la crucifier et se tenir continuellement en garde contre ses séductions. Il en est de même de toutes les vertus. Comme on ne redresse un membre tordu qu'en le mettant dans les étreintes, on ne ramène l'âme à la rectitude primitive d'aucune vertu d'où le péché l'a détournée, qu'en lui faisant violence. 2° Sans la mortification, point de raison. C'est une chose humiliante de voir combien, sans la mortification, la raison est peu raisonnable : on met son plaisir, comme la bête, dans le boire et le manger ; on en fait un des bonheurs de la vie, on en use avec excès, jusqu'à s'incommoder et quelquefois perdre le sens : est-ce raisonnable ? Sans la mortification, on vit de caprices et de fantaisies ; on fait à chaque moment ce qui plaît, non ce qu'il faut faire ; on fait de la nuit le jour par le retard du coucher, et du jour la nuit par le retard du lever ; on néglige ses affaires, le soin du ménage et de la famille, la surveillance des enfants et des domestiques, l'ordre et l'économie dans la tenue de la maison, la proportion entre ce qu'on a et ce qu'on dépense : est-ce raisonnable ? Sans la mortification, on ne cherche que la satisfaction du moi, faisant passer le plaisir avant le devoir, la jouissance avant la conscience : est-ce raisonnable ? Sans la mortification, on ne veut rien souffrir des autres et l'on veut que les autres souffrent

tout de nous, qu'ils supportent nos défauts, sans que nous supportions les leurs ; on veut qu'ils cèdent à nos volontés, sans que jamais nous cédions aux leurs ; qu'ils se laissent par nous railler, reprendre, traiter avec hauteur, et qu'il leur soit interdit de faire rien de semblable à notre égard : est-ce raisonnable ? Enfin, chaque fois que nous péchons, c'est par refus de nous mortifier, parce que nous ne voulons pas nous priver ou que nous voulons jouir ; or tout péché est une faute contre la raison, puisque la raison nous dit d'obéir à Dieu, qui ne commande rien que de juste et d'équitable. 3° Sans mortification, point de bonheur : point de bonheur au service de Dieu, qui retire ses grâces et ses consolations à mesure qu'on cherche la jouissance dans la créature et non en lui, ou qu'on lui refuse ce qu'il nous demande ; point de bonheur avec le prochain, qu'on éloigne par la disposition où l'on est de ne rendre aucun service qui gêne, par cet amour-propre qui cherche ce qui plaît, sans craindre d'incommoder les autres, par ce caractère plein de susceptibilités et de prétentions, par cette liberté de parler qui ne sait pas retenir un mot blessant ou peu bienveillant; enfin, point de bonheur avec soi-même : 1° Parce que, chaque fois qu'on satisfait une volonté désordonnée, on subit la peine du remords, qui dit qu'on a fait mal ; 2° Parce que quiconque a des attaches, s'indigne si on veut le priver de ce qu'il aime, s'afflige s'il faut qu'il s'en prive lui-même, et ainsi il est essentiellement malheureux.

Deuxième point.

Pratique de la mortification.

La pratique de cette vertu doit être continue, réglée par la sagesse, accompagnée d'amour et de joie. - 1° Continue : car, comme celui qui navigue sur un fleuve impétueux est emporté par le courant s'il cesse un seul instant de ramer en sens contraire, celui-là aussi sera inévitablement entraîné au mal, qui cessera de lutter avec énergie contre le penchant mauvais qui nous y porte ; car sans cesse notre nature viciée nous sollicite au mal, se souciant fort peu de nous perdre pourvu qu'elle se contente. C'est une esclave toujours prête à se révolter, qui ne sait que mal faire. Tout, en cette mauvaise nature, est danger, et les yeux, et la langue, et le goût, et le toucher répandu par tout le corps. Or, tant d'ennemis conjurés nous perdront infailliblement si nous cessons un seul jour de les mortifier. - 2° La pratique de la mortification doit être réglée par la sagesse ; ce serait un zèle indiscret de se porter des excès de mortification qui ruineraient la santé. La santé est un dépôt que Dieu nous a confié ; nous n'avons pas le droit de le détruire. Accordons au corps le nécessaire, mais ayons le courage de lui refuser ce qui n'est que pour le plaisir et la jouissance. 3° Enfin la mortification doit être accompagnée d'amour et de joie : Dieu n'agrée que les sacrifices que l'amour lui offre avec joie et l'homme lui-même ne se plierait pas à la mortification si l'autour ne la lui faisait trouver délicieuse. L'amour, dit l'Imitation, rend léger tout ce qui pèse, et doux ce qui est amer. L'âme qui aime sait que les souffrances sont la meilleure preuve de l'amour ; et comme elle a un désir immense de prouver à son Dieu qu'elle l'aime, elle a aussi un désir immense de souffrir. Elle sait que les souffrances sont l'aliment de l'amour, le moyen le plus sur d'y faire progrès, parce que le cœur s'attache plus à Dieu à proportion qu'il est plus détaché de lui-même et des créatures ; et comme elle a un désir immense d'aimer toujours davantage, elle a aussi un désir immense de souffrir toujours davantage. De là le cri de sainte Thérèse : Ou souffrir ou mourir ! De là dans les âmes qui aiment vraiment Dieu, les saintes ardeurs avec lesquelles elles se portent vers la mortification. Examinons notre conscience : Quelles sont nos dispositions sur un sujet aussi important pour le salut ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.